

L'errement nombreux et l'errance qui me fait moi : *Sédiments* 1986

Sédiments 1986, un recueil annuel d'écriture et de réflexion.
Textes réunis par Georges Leroux et Michel Van Schendel.
Éditions Hurtubise HMH, 1986, 263p.

Michaël La Chance

Volume 14, Number 1, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027008ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027008ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

La Chance, M. (1987). Review of [L'errement nombreux et l'errance qui me fait moi : *Sédiments 1986* / *Sédiments 1986*, un recueil annuel d'écriture et de réflexion. Textes réunis par Georges Leroux et Michel Van Schendel. Éditions Hurtubise HMH, 1986, 263p.] *Philosophiques*, 14(1), 193–202.
<https://doi.org/10.7202/027008ar>

L'ERREMENT NOMBREUX ET L'ERRANCE QUI ME FAIT MOI :
SÉDIMENTS 1986.

Sédiments 1986, un recueil annuel d'écriture et de réflexion. Textes réunis par Georges Leroux et Michel Van Schendel. Éditions Hurtubise HMH, 1986, 263p.

par Michaël La Chance

Ce qui est passé est sans doute passé, mais ce qui est en mode rassemblé demeure en venue.

Heidegger¹

Après le tumulte

Voici une première alluvion de *Sédiments*, une série dirigée par Georges Leroux et Michel Van Schendel, qui paraît une fois l'an chez Hurtubise HMH. À première vue, il s'agit plutôt d'un dépôt ferme et massif, et il faut voir si le désir de ressaisir ce que l'année a connu de passager aura devancé celui d'apporter un bloc dans la moraine de l'histoire et sera parvenu à faire de *Sédiments 1986* le résultat d'alluvions fines déposées par des eaux courantes.

Le texte liminaire de Georges Leroux établit l'esprit dans lequel doit être reçu cet ouvrage et introduit la première rubrique intitulée **Bloc**. Ces *Sédiments 1986* recueillent, semble-t-il, ce qui reste non tant du lent mouvement de l'histoire que d'un orage survenu dans notre histoire plus récente. Ils présentent des entreprises théoriques, pour la plupart en analyse du discours, autour du concept d'idéologie. Les sédiments renferment ce qui de l'orage s'est déposé et reste visible : ils annoncent la volonté de marquer le passage, moins de ce qui a été que de ce qui reste ; davantage des noms dont on va finir par se rappeler et qui vont « se charger demain d'un nouveau pouvoir » (p. 3) que de ceux qui vont « disparaître dans la tourmente » (p. 3) ou qui ont déjà disparu dans celle-ci². Il semble ainsi que *Sédiments* laisse au temps le soin d'isoler ce qui est durable. On se prend à penser qu'il est sans doute prématuré de prétendre clarifier un débat comme celui — par exemple — qu'a suscité l'œuvre de Foucault. En fait, il ne s'agit pas de cela. *Sédiments* laisse les éléments de réflexion se déposer, non pour laisser apparaître une clarté après le tumulte, mais pour reconsidérer ces éléments hors de leur contexte, détachés de l'événement qui les tenait en suspens. Cette perte du contexte avec le temps ou plutôt cette remise en contexte — avec la réunion des textes dans une même publication — devrait faciliter l'effacement des

1. *Essais et Conférences*, Gallimard, 1958, p. 6.

2. Michel Foucault et Michel Pêcheux sont évoqués comme étant de ceux qui restent.

frontières disciplinaires et surtout permettre de tracer des diagonales et d'affirmer après-coup l'unité qui nous échappait dans l'événement.

Le tumulte dont *Sédiments 1986* veut constituer le dépôt n'est pas seulement celui de la difficile conciliation mais aussi celui du battage qui se mène autour de certains auteurs. *Sédiments 1986* vient après l'orage mais aussi après l'agitation des modes, quand les discours ne sont plus accompagnés d'un effet de séduction ou d'une caution autoritaire. *Sédiments* m'apparaît de ces choses que nous attendions, qui nous révèlent notre désir en même temps qu'elles lui donnent son objet. Car nous vivons l'époque de la suspension généralisée de tous les signes, sans priorités ni perspective, dans l'absence de tout référentiel³. *Sédiments* constitue dans cette conjoncture une tentative pour se ménager un espace ordonné par la possibilité d'articuler les discours les uns aux autres : un intertextuel dense et serré. Encore faut-il que les strates puissent former un ensemble homogène.

Georges Leroux dément dans son introduction ce que l'appellation **Bloc** contient d'excessif comme désir de totalité : « le réel ne se présente plus comme autant de pièces s'emboîtant à la perfection dans une somme de théories qu'il ne nous resterait qu'à construire en fonction de la vue d'ensemble. » (p. 4) Ou encore : « Le projet d'une théorie des idéologies, naguère si mobilisant, est aujourd'hui en pièces détachées. » (p. 6) En fait, on recueille les retombées d'un projet totalitaire, on tâche de sauver ce que l'on peut de la débâcle : échoueries, épaves..., il faut ramasser les « miettes » (p. 4), « chercher sur la grève ce que la tourmente de la nuit y a laissé. » (p. 5) Peut-être que celle-ci n'aura fait qu'effacer, selon une leçon célèbre, « à la limite de la mer un visage de sable. »⁴ En fait ce n'est pas seulement un projet théorique que l'on abandonne ici (le texte conserve son intérêt en dehors de ce projet), mais aussi tout un fonctionnement totalisant du texte, où celui-ci peut devenir à la limite un « bloc » : il fait **Bloc** lorsqu'il est devenu bien sec et crevassé, un désert minuscule, comme une motte de terre qui s'est desséchée dans le fond d'un pot et qui en a gardé la forme bien qu'elle n'y adhère plus. Texte qui ne sera pas lu mais seulement ramassé là, circonscrit par une limite qu'il n'intègre pas, texte auquel personne ne renvoie et dont personne n'emprunte les renvois.

Un Bloc monolithique ?

Curieux quand même d'appeler ça **Bloc** : Peut-être que la totalité n'est pas évacuée. On pourrait lire « Tout n'est pas aboli après l'érosion. La pensée s'est sédimentée » (p. 4), comme — Le Tout n'est pas aboli... Or il se trouve que cette première rubrique constitue en fait l'occasion de publier les

3. Dans ce que Baudrillard appelle l'hypperréalité des valeurs flottantes, ou encore l'hyperréel des radiations signalétiques. Cf. Jean BAUDRILLARD, *L'Échange symbolique et la mort*, Gallimard, 1976, p. 8-12, 90-112.

4. Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966, p. 398.

communications d'un colloque sur les rapports du Texte à l'Institution, qui s'est tenu à Montréal sept ans auparavant⁵.

Un texte additionnel de J.-J. Courtine (écrit en 1984) marque un écart entre l'exposé de son texte en 1979 et sa publication dans *Sédiments 1986*. Ce texte rétrospectif sert au plus près le propos de *Sédiments 1986* puisqu'il laisse le temps dessiner le contexte dans lequel s'est produit un texte. Alors qu'il tâche de situer l'apport de M. Pêcheux, J.-J. Courtine définit ce qu'il lui semble de *Sédiments* : « Mettre à jour des sédiments là où l'enfouissement les guette. Rendre leur sens à des voix » (p. 79, n. 8). Ces voix se font sourdement entendre, elles constituent une strate de la pensée dont *Sédiments 1986* fait la géologie des conditions présentes. Ce n'est pas que l'on ait décidé d'ignorer ce qui va disparaître, on s'intéresse au disparu comme à ce qui est « recouvert » (p. 3).

Curieusement, M. Pêcheux est le seul dont le nom n'est pas associé à celui d'une université en tête de son article : rupture dans le texte qui marque l'absence de l'institution, qui marque une résistance à l'institutionnalisation ? Ce serait voir dans sa mort davantage qu'un événement personnel, soit aussi la mort d'une diversité, d'un nomadisme, y voir donc ce « retour à la

-
5. À l'UQAM en octobre 1979. Dans l'ordre de lecture que propose *Sédiments 1986* : A. Turmel discute un modèle syntaxique en analyse des idéologies. J.-G. MEUNIER nous donne à lire, dans *l'Idéologie Allemande*, une conception du langage qui se rattache à la théorie des idéologies et qui conduit à concevoir la structure idéologique « comme un langage » (p. 47). P. Maranda offre un développement succinct sur la pensée binaire en Occident comme logocentrisme. F. Gadet interprète les mécanismes d'exclusion de la grammaire générative en termes de censure idéologique et inconsciente. M. Pêcheux commente d'un point de vue historique les thèses de Tchakhotine sur notre haute suggestibilité à la propagande. F. Gadet, M. Pêcheux et J.-J. Courtine représentent un courant d'analyse du discours qui s'est développé depuis la fin des années 60 en France et dans lequel on peut compter également J.-M. Marandin, P. Henry et bien sûr R. Robin avec son *Histoire et linguistique* publié en 1973. Il s'agit toujours de saisir les rapports entre langue et histoire dans les replis du discours. Les exposés de 1979 témoignent du désir des analystes du discours d'intégrer Foucault à leur problématique. J.-J. Courtine tâche de réinterpréter le concept de formation discursive chez Foucault et de l'élaborer dans le cadre d'une analyse du discours. C'est encore sur *l'Archéologie du savoir* que porte l'exposé de F. Gaillard qui commente l'effet totalisant du recours à l'histoire en évoquant Foucault mais aussi Goldmann et Sartre. Quelque peu en retrait, L. Orr analyse une certaine historiographie à travers un ouvrage d'Alice Gérard sur la révolution française publié en 1970, et tente en fin de parcours de rattacher son propos à l'analyse du discours française. Quant à P. Mahony, il évoque la censure exercée sur la biographie de Freud par l'institution psychanalytique. Outre donc la référence anthropologique et plus particulièrement aux travaux d'Augé chez A. Turmel et P. Maranda, tous deux de Laval, le **Bloc** est alimenté d'une référence théorique à l'analyse du discours en France. Seul le travail de J.-G. Meunier marque un souci d'intégrer ces analyses dans un cadre théorique plus large : l'intégration des analyses structurales dans une pragmatique générale.

sédentarité » (p. 77) et à « l'académisme disciplinaire » (p. 78) dont parle J.-J. Courtine.

Mouvements à rebours

La première rubrique constitue la seule section thématique. La deuxième rubrique intitulée **Mouvements** succède au « Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur » ou d'un orage théorique qui précède. Le terme suscite de belles imaginations chtoniennes, mais l'étymologie de « sédiment » est celle de sédentaire : il s'agit toujours de ce qui est assis. En **Mouvements**, on trouve des textes de J.-P. Brodeur sur le contrôle de l'État, de F. Latraverse sur la nécessité selon Wittgenstein d'établir la vérité du faux, de D. Brunelle sur le marxisme et la sociologie. On n'est pas sûr du rapport de ces travaux à la conjoncture (cf. p. 6) ; ils auraient pu aussi bien faire partie de Texte et Institution : J.-P. Brodeur conclut en témoignant d'un effort pour dissocier « les notions qui renvoient à des processus textuels de légitimation et, d'autre part, les concepts qui réfèrent à des institutions » (p. 178). D. Brunelle s'interroge sur la contradiction entre « les dimensions anti-institutionnelles et anti-professorales de la critique théorique » (p. 200) et « l'institutionnalisation du marxisme » (p. 208), sur l'« antinomie et antipathie au point de départ entre Marx et l'universitaire marxiste » (p. 203), soit donc encore sur le Texte et l'Institution. Quant à F. Latraverse, il termine son article par une citation de Lichtenberg en posant indirectement la question du texte :

Aux écrits où nous consignons tout ce savoir [sur la vérité et notre aliénation dans la méconnaissance], on pourra poser une question qui était déjà pertinente en 1777 : « Que sont nos journaux scientifiques et la plupart de nos publications ? Ils se distinguent, il est vrai, du simple catalogue de foire, mais ce qui les distingue est précisément cause que que personne ne les lit plus. »

Le propos est le suivant (cf. p. 191 n. 11 et p. 193) : nous sommes obsédés par le problème de la vérité que nous caractérisons essentiellement en décrivant l'aliénation dans laquelle nous plonge la méconnaissance. Nous croyons parler (texte) du monde et nous parlons en fait de la position (institution) d'un discours qui sait parler du monde, de la position de celui qui ne laisse pas ce discours ordonner sa vie. Ainsi, l'écart entre connaître le monde (vérité) ou pas (erreur), c'est l'écart entre ce que ça nous fait de le connaître ou ça nous est désagréable. On associe le bonheur à la clarté, le malaise à l'obscurité. Le bonheur signifie la clarté, qui signifie penser bien et parler de la vérité, qui signifie parler de notre aliénation et du trouble de nos yeux, qui signifie finalement parler de nous-mêmes ; par contre, le malaise signifie l'opacité, la résistance : c'est plus difficile et plus désagréable mais c'est plus important et plus honnête, car cela signifie ne parler ni de la cause ni de l'effet de l'erreur mais évacuer l'erreur et parler de ce que les yeux voient.

La citation de Lichtenberg reste une interrogation : à la limite la seule chose qui distingue le catalogue de foire de la publication savante, c'est

l'agrément de leur lecture. Il ne fait pas de doute que même les publications savantes peuvent être des catalogues de foire lorsqu'elles se complaisent dans le penser-bien, bien que ce penser reste quelque peu difficile. On trouve dans une publication récente un grand souci de ne pas faire catalogue, quand il importe pour celle-ci « que la pensée ne s'adore pas elle-même, consente à faire l'épreuve de ce qui, en elle, lui résiste et à ne pas faire l'économie — pour plaire, fasciner, entraîner l'adhésion — de ses achoppements »⁶. Le temps de conclure venu, on ne saurait s'accommoder du mensonge.

Il est difficile de s'assurer de l'ironie de F. Latraverse lorsqu'il cite Lichtenberg ; il semble qu'il l'annonce par son titre « Les Gardiens du sens » et par l'exergue du texte : « Là-bas, s'avance un errement nombreux », tous deux empruntés à un poème de Hölderlin (sur lequel nous reviendrons à propos de la troisième rubrique). Le texte de F. Latraverse semble désigner les efforts théoriques du premier **Bloc**, qui sont autant de strates hétérogènes qui se superposent sans jamais se recouper.

S'agit-il de l'errement nombreux des professeurs qui se posent comme « gardiens du sens » ? En ce sens, le texte de F. Latraverse s'inscrit bien à la fin du parcours de réflexion que propose *Sédiments 1986*, à côté du texte de D. Brunelle qui intervient sur la professoralisation et l'institutionnalisation de la critique théorique. Ce qui rejoint le propos de J.-J. Courtine qui signale que l'analyse du discours telle qu'elle se pratiquait encore en 1979 a disparu avec la professionnalisation des disciplines (p. 77).

Le choix du premier thème de *Sédiments 1986*, Texte et Institution, permet de situer *Sédiments* comme publication en rapport à l'institution universitaire où elle recrute la majorité de ses contributeurs. Ceux-ci trouvent dans *Sédiments* l'occasion de coucher leurs réflexions à un rythme qui n'est pas celui du « accouche ou découche », qui n'est pas celui de ces occasions créées de toutes pièces afin de rajouter une ligne à leur rapport de recherche annuel ou d'asseoir leur prestige à côté de quelques mandarins de passage. *Sédiments 1986* vise la dé-stitution, l'anté-fessoral, tâche de ressaisir tout ce qui de la réflexion n'aura pas été détourné et emporté par la pratique institutionnelle, par le rituel de mise à mort du savoir qui permet de se mettre en position de savoir. Bien sûr, les choses ne sont pas si simples, les professeurs ont appris à se méfier de leur arrogance mais ils se réservent le droit d'en juger. Ils se méfient de leur complaisance collégiale mais ils se réservent le droit d'y recourir. La réflexion philosophique apparaît marquée par un atavisme professionnel, une forme de bureaucratisation du savoir qui finit par faire prendre la forme pour le fond. Contre cette idiosyncrasie, *Sédiments 1986* représente une recherche du fond et un fond effectif.

Si l'on a quelque peu exercé son regard à découvrir et prendre sur le fait, dans un ouvrage scientifique, dans un traité, l'idiosyncrasie d'un savant — car tout savant possède la sienne — on trouve presque

6. J.-B. PONTALIS, « Pour un temps et un espace de réflexion », *Le Temps de la réflexion*, 1980, Gallimard, 1980, p. 12.

toujours, derrière, la genèse de ce savant, sa famille, et singulièrement le caractère professionnel et les métiers de cette famille.⁷

Une urgence millénaire

Sédiments paraît une fois l'an, est-ce dire que ce qu'on y écrit ne craint pas le délai, qu'on y écrit lorsqu'on a tout le temps ? Peut-être n'avons-nous pas le temps mais nous voulons justement marquer que notre urgence n'est pas conjoncturale. Le discours ne peut se réclamer d'un déroulement du temps, il doit trouver son propre déroulement même si l'on voudra par après reconnaître en celui-ci la caractéristique d'une époque. Et puis l'ensemble des discours qui s'attachent à décrire une conjoncture dessine un non-dit : ces discours ne sont plus seulement les moments d'un débat, ils constituent un état de choses dont on ne prend conscience qu'en prenant ou en découvrant une position.

Est-ce dire que *Sédiments* a pour seule fonction de recueillir le passé et n'a aucun souci de l'avenir ? Nous savons que nous ne pouvons rien tenir pour acquis, nous ne pouvons rien conclure de notre histoire : demain ne cesse de donner un nouveau sens au passé, il ne sert à rien de comptabiliser les résultats, nous ne pouvons décider si nous avons réussi ou perdu : tout ce que nous savons c'est que nous sommes là.

Il est bon que **Bloc** permette la publication de textes qui ont déjà trouvé l'occasion d'être produits et réunis dans un autre lieu. Vu son projet éditorial, tel qu'il nous apparaît en cette première livraison, nous ne saurions craindre que *Sédiments* devienne le reflet des événements institutionnels. Il ne deviendra pas de ces recueils dont il n'y a — trop souvent — rien à dire sinon que

les articles étaient d'un haut niveau théorique, sinon que personne ne les lut, mais que tout le monde les approuva.⁸

On nous dit cependant que « beaucoup de textes dans ce recueil ne sont ensemble que par le seul fait d'être dans ce recueil, d'être réunis. » (p. 7) Pourtant, on sait qu'ils avaient d'autres raisons d'être réunis hors celle de s'adresser aux lecteurs de *Sédiments*. On voit que l'engagement de *Sédiments* de n'avoir d'autre ambition que d'être un « lieu de réunion » (p. 7) n'est pas si facile à tenir : il est difficile de laisser les matières se déposer dans le remous constant de l'océan institutionnel. Comment inaugurer un lieu qui n'ait pas de servitudes, comment trouver un répit qui ne soit pas le bénéfice d'une sédentarité institutionnelle ?

Sédiments témoigne d'une sensibilité à la réflexion et aux transformations qui s'y annoncent, d'une réflexion qui se développe davantage dans la

7. F. NIETZSCHE, *Le gai savoir*, § 348, Gallimard, coll. Idées, 1970, p. 297.

8. Alexandre ZINOVIEV, *Les Hauteurs béantes*, trad. W. Berelowitch, l'Âge d'homme, 1976, p. 9.

surpris, sans force de voix » (p. 230). Pourquoi sans parole ? N'est-ce pas justement parce qu'il se trouvait atteint dans cet espace entre le lit et la table (p. 241) où peut s'assembler sa parole ? M. Van Schendel rajoute immédiatement après : « Écrire autrement, avait-il dit, et il pointait cet "autrement" -là, exclusivement, sur l'utilisation de nouvelles technologies de l'écriture. Il semblait aussi que l'histoire sociale du geste d'écrire et sa mémoire (...) étaient reléguées » (p. 230). Ce qui évoque pour nous les mémoires magnétiques où l'écriture ne se dépose pas lentement avec le déroulement sinueux d'une vie.

M. Van Schendel semble écrire pour témoigner d'un combat inutile, et s'adresser aux survivants : on saura qu'il était indifférent que l'on perde ou gagne, on n'en connaîtra jamais avec certitude l'issue. Il décrit le colloque avec le regard somnambule de ceux qui ne veulent être touchés que par l'inscription d'une mémoire qu'ils seront aises d'interroger et où ils se ménagent la surprise de s'y retrouver : « Celui qui cherchait (...) ce n'était pas eux, non, je prenais aussi des notes, c'était moi. Ah ? » (p. 232)

Le colloque est devenu somnambule : M. Van Schendel l'entoure de rideaux de clarté⁹ par ce texte qui est daté de 1980, qui s'écrit « quatre ans plus tard » (p. 230) et qui nous parvient aujourd'hui comme s'il commençait à s'écrire. Le colloque serait le détour d'une interrogation sur soi et l'exergue du texte en serait l'allégorie. Cet exergue (p. 225) peut se lire comme suit : — Je n'ai pas d'ennemis, mes ennemis ne me connaissent pas, je ne suis pas celui-là auquel ils veulent nuire, s'ils me nuisent c'est une méprise. Qui suis-je pour avoir laissé croire à l'existence de celui-là ? Je n'ai pas trouvé ce qui me permettrait de m'y reconnaître, mais la volonté de nuire de mes ennemis prend aussitôt ce chemin, et le tort qu'ils m'ont fait n'est pas une surprise.

M. Van Schendel est visé dans le colloque, il ne prend pas position : « pourquoi cette adresse à ce moi-là, pourquoi moi, parcelle d'une autre question ? » (p. 232) Il y a méprise : il est comme celui qui « est tenu à l'écart par les "modernistes", ils ne peuvent rien en savoir d'autre que ce qu'ils en disent » (p. 234). Il n'est pas un élément de leur discours, il est une question pour lui-même : cette interrogation de soi, cet « autrement qu'être » comme le dit Lévinas, nous renvoie à la tradition juïdique, qui nous fait dire que « Tout le monde l'est, juif, pour une part ignorée, qui n'est pas infime. Qui connaît pour soi-même, cette part d'ignorance ? » (p. 235)

L'interrogation de soi peut s'adresser au dessin de la lettre pour y retrouver l'idéographe d'une identité fondamentale comme le fait M.J. Thériault dans le dernier texte de cette rubrique. C'est encore l'expérience du témoignage que l'on connaît par ailleurs des écrits de E. Jabès. M. Van Schendel se parle pour témoigner — « Je vous parle, donc vous êtes là, témoins » (p. 242) — dans l'indifférenciation des pronoms : le

9. « Ah les livres mais de l'autre côté des rideaux le désordre des discours d'assemblée. » p. 239.

nous institutionnel cède à l'interrogation, tout langage se soutient d'une méprise et renvoie à cette conjoncture de soi.

Le Nous colloquace et le moi disparaissant

M. Van Schendel déconstruit le « On » de l'affirmation et de la méprise : la supposition sur l'identité coïncide avec sa répression, « On affirme en même temps, mais oui, dans le temps même de l'exercice de dissolution, que moi, j'existe (...) Et qu'est-ce qui les autorise, malgré moi, à prétendre que moi, décombres soustraits par fiction, leur fiction, j'existe ? La leur. L'identité supposée par droit d'existence, la mienne alors, ne serait que la leur » (p. 236). Quelle identité autre que celle prétendue, qui n'est pas celle de Ils ? « Il désert » de M. Turgeon rejoint tout à fait la conception de l'œuvre comme mémoire que M. Van Schendel oppose aux mémoires magnétiques. Ici encore la part ignorée de soi est ascendante, on ne peut remonter « le courant du réel paternel » (p. 248) car ses alluvions sont stériles et le monde du père est vide.

Le père ne peut rien donner, il ne peut qu'éroder l'image de la vie : « De tout il ne pouvait faire qu'un désert. » (p. 252) Il désert, c'est l'enfant pour qui le monde est d'abord le monde du père, comme parole à laquelle on ne peut échapper dans un silence intérieur : c'est l'enfant qui se tait « sur lui-même » (p. 254), « Il s'exclut [...] Il se condamne à un excès de lui-même qui l'exile » (p. 254), « Il ne sait pas comment s'y prendre pour vivre simplement. » (p. 255) Avec un « désert de sable fin sous ses pas » (p. 251) il marche, il cherche. « Il marchait (...) jouissant d'étendre les limites de son identité, se rêvant multiple » (p. 250). « Un homme qui marche n'est jamais vraiment seul, du moins l'espère-t-il. Il avance, erre, s'accompagne de multiples voix. Regards. Écrivant il erre, marchant il écrit. » (p. 252) Il trouve dans la littérature la familiarité recherchée, il trouve dans l'écriture « une déroute plus grande que lui » (p. 253). L'écriture est le lieu d'un dépôt quand c'est « le temps d'une errance qui est, qui me fait moi. » (p. 255) L'écriture permet ce cumul du temps : je ne voudrais pas, dans l'exiguïté d'un compte rendu, faire « dire » aux textes ce qu'ils — essentiellement — suggèrent, et manquer dans les textes la latitude laissée au lecteur de créer des liens.

Sédiments 1986 met à découvert ce besoin de signifier, où la signification est toujours retenue, suspendue, est désir d'œuvre. Car en deça des bavardages, des voix qui s'assourdissent dans l'assaut d'un même silence, des textes qui s'épuisent dans la logique de leur production, il y a la permanence du non-dit. C'est à ce fond toujours mouvant que l'on doit les dépôts les plus denses, c'est dans ces dépôts que persistent les voix. S'il s'agit de « rendre leur sens à des voix », selon J.-J. Courtine (p. 79 n. 8), alors *Sédiments* peut opposer à leur disparition — qu'elles ont ou n'ont pas voulu — la réplique de Pausanias :

EMPÉDOCLE

Je ne serai plus moi (...)

PAUSANIAS

Tu l'es toujours, aussi vrai que tu l'as été
 Et laisse-moi le dire, il m'est inconcevable
 De te voir ainsi t'anéantir toi-même.
 Je veux le croire, ton âme sommeille aussi
 En toi, de temps en temps, quand elle s'est assez
 Ouverte au monde, comme souvent la terre
 Que tu aimes dans un profond repos s'enferme
 Mais toute à son repos, la dis-tu pourtant morte ?
 Hölderlin¹⁰

Sédiments 1986 met à jour les sédiments et les enferme dans le repos, fait se confondre les moments de la fouille et les strates du fond. C'est un recueil où l'on peut lire successivement tous les articles à partir d'un seul, lire chaque article comme s'il était une lecture des précédents, et produire ainsi un étalement tout à la fois horizontal et vertical du rapport problématique entre l'Institution et l'Écrit. Sans reconnaître ici une volonté éditoriale, nous pouvons voir dans cette heureuse « coïncidence » l'effet de supplément qui permet au tout d'être davantage que la somme des parties, lorsque les parties sont bien agencées, ou mieux : bien recueillies.

*Département de philosophie,
 Université du Québec à Montréal.*

10. « La Mort d'Empédocle », 1^{re} version, trad. R. Rovini, Gallimard, coll. Pléiade, p. 481.